

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE VII

PRÉPARATIFS

On comprendra que la vue de ce prodigieux mammifère fut faite pour produire une telle sur-excitation chez les hommes du *Pilgrim*.

La baleine, qui flottait au milieu des eaux rouges, paraissait énorme. La capture et compléter ainsi la cargaison, cela était bien tentant ! Des pêcheurs pouvaient-ils laisser échapper une occasion pareille !

Cependant, Mrs. Weldon crut devoir demander au capt. Hull s'il n'y avait aucun danger pour ses hommes et pour lui à attaquer une baleine dans ces conditions.

—Aucun, mistress Weldon, répondit le capt. Hull. Plus d'une fois, il m'est arrivé de chasser la baleine avec une seule embarcation, et j'ai toujours fini par m'en emparer. Je vous le répète, il n'y a aucun danger pour nous, ni, par conséquent, pour vous-même.

Mrs. Weldon, rassurée, n'insista pas.

Le capt. Hull prit aussitôt ses dispositions pour capturer la jubarte. Il savait, par expérience, que la poursuite de ce baleinoptère n'est pas sans offrir quelque difficulté, et il voulait parer à toutes.

Ce qui rendait cette capture moins aisée, c'est que l'équipage du brick-goëlette ne pouvait opérer qu'au moyen d'une seule embarcation, bien que le *Pilgrim* possédât une chaloupe, placée sur son chantier entre le grand mât et le mât de misaine, plus trois baleinières, dont deux étaient suspendues sur les porte-manteaux de bâbord et de tribord, et la troisième à l'arrière, en dehors du couronnement.

Habituellement, ces trois baleinières étaient employées simultanément à la poursuite des cétacés. Mais, pendant la saison de pêche, on le sait, un équipage de renfort, pris aux stations de la Nouvelle-Zélande, venait en aide aux matelots du *Pilgrim*.

Or, dans les circonstances actuelles, le *Pilgrim* ne pouvait fournir que les cinq matelots du bord, c'est-à-dire de quoi armer une seule des baleinières. Utiliser le concours de Tom et de ses compagnons, qui s'étaient tout d'abord offerts, était impossible. En effet, la manœuvre d'une pirogue de pêche exige des marins très-particulièrement exercés. Un faux coup de barre ou un faux coup d'aviron suffiraient à compromettre le salut de la baleinière pendant l'attaque.

D'autre part, le capt. Hull ne voulait pas quitter son navire, sans y laisser au moins un homme de l'équipage en qui il eût confiance. Il fallait prévoir toutes les éventualités.

Or, le capt. Hull étant obligé de choisir des marins solides pour armer la baleinière, devait forcément s'en remettre à Dick Sand du soin de garder le *Pilgrim*.

—Dick, lui dit-il, c'est toi que je charge de rester à bord pendant mon absence, qui sera courte, je l'espère !

Bien, monsieur, répondit le jeune novice.

Dick Sand aurait voulu prendre part à cette pêche, qui avait un très grand attrait pour lui ; mais il comprit que, d'une part, les bras d'un homme valaient mieux que les siens pour le service de la baleinière, et que, de l'autre, lui seul pouvait remplacer le capt. Hull. Il se résigna donc.

L'équipage de la baleinière devait se composer des cinq hommes, y compris le maître Howik, qui formait tout l'équipage du *Pilgrim*. Ces quatre matelots allaient prendre place aux avirons, et Howik l'aviron de queue, qui sert à gouverner une embarcation de ce genre. Un simple gouvernail, en effet, n'aurait pas une action assez prompte, et, dans le cas où les avirons de côté seraient mis hors de service, l'aviron de queue, bien manœuvré, peut mettre la baleinière hors de la portée des coups du monstre.

Restait donc le capt. Hull. Il s'était réservé le poste de harponneur, et, ainsi qu'il l'avait dit, ce ne serait pas son début. C'est lui qui devait d'abord lancer le harpon, puis surveiller le déroulement de la longue ligne fixée à son extrémité, puis enfin achever l'animal à coups de lance, lorsqu'il reviendrait à la surface de l'Océan.

Les baleiniers emploient quelquefois des armes à feu pour ce genre de pêche. Au moyen d'un engin spécial, sorte de petit canon disposé soit à bord du navire, soit sur l'avant de l'embarcation, il lance ou un harpon qui entraîne avec lui la corde fixée à son extrémité, ou des balles explosives qui produisent de grands ravages dans le corps de l'animal.

Mais le *Pilgrim* n'était point muni d'appareils de ce genre. Ce sont, d'ailleurs, des engins de haut prix, assez difficiles à manier, et les pêcheurs, peu amis des innovations, semblent préférer l'emploi des armes primitives, dont ils se servent habilement, c'est-à-dire harpon et lance.

C'était donc par les moyens ordinaires, en attaquant la baleine à l'arme blanche, que le capt. Hull allait tenter de capturer la jubarte, signalée à cinq milles de son navire.

Du reste, le temps devait favoriser cette expédition. La mer, très calme, était propice aux manœuvres d'une baleinière. Le vent tendait à mollir, et le *Pilgrim* ne dériverait que d'une façon insensible, pendant que son équipage serait occupé au large.

La baleinière de tribord fut donc aussitôt amenée, et les quatre matelots s'y embarquèrent.

Howik leur fit passer deux de ces grands javalots qui servent de harpon, puis deux longues lances à pointes aiguës. A ces armes offensives il ajouta cinq paquets des ces cordes souples et résistantes, que les baleiniers appellent lignes, et qui mesurent six cents pieds de longueur. Il n'en faut pas moins, car il arrive souvent que ces cordes, attachées bout à bout ne suffisent pas à la "demande," tant la baleine s'enfoncé profondément.

Tels étaient les divers engins qui furent soigneusement disposés à l'avant de l'embarcation.

Howik et les quatre matelots n'attendaient plus que l'ordre de larguer l'amarré.

Une seule place était libre sur l'avant de la baleinière, celle que devait occuper le capitaine Hull.

Il va de soi que l'équipage du *Pilgrim*, avant de quitter le bord, avait mis le navire en panne. Autrement dit, les vergues étaient brasées de manière que les voiles, contraignant leur action, maintenaient le brick-goëlette à peu près stationnaire.

Au moment d'embarquer, le capt. Hull jeta un dernier coup d'œil sur son bâtiment. Il s'assura que tout était en ordre, les drisses bien tournées, les voiles convenablement orientées. Puisqu'il laissait le jeune novice à bord pendant une absence qui pouvait durer plusieurs heures, il voulait, avec raison, qu'à moins d'urgence, Dick Sand n'eût pas à exécuter une seule manœuvre.

Au moment de partir, il lui fit ses dernières recommandations.

—Dick, dit-il, je te laisse seul. Veille à tout. Si, par impossible, il devenait nécessaire de remettre le navire en mer, au cas où nous serions entraînés trop loin à la poursuite de cette jubarte, Tom et ses compagnons pourraient parfaitement te venir en aide. En leur indiquant bien ce qu'ils auraient à faire, je suis assuré qu'ils le feraient.

—Oui, capt. Hull, répondit le vieux Tom, et M. Dick peut compter sur nous.

—Commandez ! commandez ! s'écria Bat. Nous avons si bonne envie de nous rendre utiles !

—Sur quoi faut-il tirer ?... demanda Hercule, en retroussant les larges manches de sa veste.

—Sur rien pour l'instant, répondit Dick Sand en souriant.

—A votre service, reprit le colosse.

—Dick, reprit le capt. Hull, le temps est beau. Le vent est tombé. Nul indice qu'il se reprenne à fraîchir. Surtout, quoi qu'il arrive, ne mets pas d'embarcation à la mer et ne quitte pas le navire !

—C'est entendu.

—S'il devenait nécessaire que le *Pilgrim* viint nous rejoindre, je te ferais signal en hissant un pavillon au bout d'une gaffe.

—Soyez tranquille, capitaine, je ne perdrai pas de vue la baleinière, répondit Dick Sand.

—Bien, mon garçon, répondit le capt. Hull.

Du courage et du sang-froid. Te voilà capitaine en second. Fais honneur à ton grade. Personne n'en a occupé un pareil à ton âge !

Dick Sand ne répondit pas, mais il rougit en souriant. Le capt. Hull comprit cette rougeur et ce sourire.

—Le brave garçon, se dit-il, modestie et bonne humeur, en vérité, c'est tout lui !

Cependant, à ces instantes recommandations, il était visible que, bien qu'il n'eût aucun danger à le faire, le capt. Hull ne quittait pas volontiers son navire, même pour quelques heures. Mais un irrésistible instinct de pêcheur, surtout du furieux désir de compléter son chargement d'huile et de ne pas rester au-dessous des engagements pris par James-W. Weldon à Valparaiso, tout cela lui disait de tenter l'aventure. D'ailleurs, cette mer si belle se prêtait merveilleusement à la poursuite d'un cétacé. Ni son équipage, ni lui, n'auraient pu résister à pareille tentation. La campagne de pêche serait enfin complète, et cette dernière considération tenait par-dessus tout au cœur du capt. Hull.

Le capt. Hull se dirigea vers l'échelle.

—Bonne chance ! lui dit Mrs. Weldon.

—Merci, Mrs. Weldon !

—Je vous en prie, ne faites pas trop de mal à la pauvre baleine ! cria le petit Jack.

—Non, mon garçon, répondit le capt. Hull.

—Prenez-la tout doucement, monsieur.

—Oui... avec des gants, petit Jack !

—Quelquefois, fit observer cousin Bénédicte, on trouve à recueillir des insectes assez curieux sur le dos de ces grands mammifères.

—Et bien, M. Bénédicte, répondit en riant le capt. Hull, vous aurez le droit d'entomologi-

ser" quand notre jubarte sera le long du *Pilgrim*.

Puis se retournant vers Tom :

—Tom, je compte sur vos compagnons et vous, dit-il, pour nous aider à dépecer la baleine lorsqu'elle sera amarrée à la coque du navire, — ce qui ne tardera pas.

—A votre disposition, monsieur, répondit le vieux noir.

—Bien ! répondit le capt. Hull. Dick, ces braves gens t'aideront à préparer les barils vides. Pendant notre absence, ils les monteront sur le pont, et, de cette façon, la besogne ira vite au retour.

—Cela sera fait, capitaine."

Pour ceux qui l'ignorent, il faut dire que la jubarte, une fois morte, devait être remorquée jusqu'au *Pilgrim* et solidement amarrée à son flanc de tribord. Alors les matelots, chaussés de bottes à crampons, s'installeraient sur le dos de l'énorme cétacé et le dépèceraient méthodiquement par bandes parallèles, dirigées de la tête à la queue. Ces bandes seraient ensuite découpées en tranches d'un pied et demi, puis divisées en morceaux, lesquels, après avoir été arrinés dans les barils, seraient envoyés à fond de cale.

Le plus habituellement, le navire baleinier, lorsque la pêche est finie, manœuvre de manière à atterrir aussitôt que possible, afin de terminer ses manipulations. L'équipage descend à terre, et c'est là qu'il procède à la fusion du lard, qui, sous l'action de la chaleur, livre toute sa partie utilisable, c'est-à-dire l'huile.

Mais, dans les circonstances actuelles, le capt. Hull ne pouvait songer à revenir en arrière, pour achever cette opération. Il ne comptait "fondre" ce complément de lard qu'à Valparaiso. D'ailleurs, avec ces vents qui ne pouvaient tarder à souffler, il espérait avoir connaissance de la côte américaine avant une vingtaine de jours, et ce laps de temps ne pouvait compromettre les résultats de sa pêche.

Le moment était venu de partir. Avant que le *Pilgrim* eût été mis en panne, il s'était un peu rapproché de l'endroit où la jubarte continuait à signaler sa présence par des jets de vapeur et d'eau.

La jubarte nageait toujours, au milieu du vaste champ rouge de crustacés, ouvrant automatiquement sa large bouche et absorbant à chaque gorgée des myriades d'animalcules.

Au dire des connaisseurs du bord, il n'y avait nulle crainte qu'elle songeât à s'échapper. C'était, à n'en pas douter, ce que les pêcheurs appellent une baleine "de combat."

Le capitaine Hull enjamba les bastingages, et, descendant l'échelle de corde, il atteignit l'avant de la baleinière.

Mrs. Weldon, Jack, cousin Bénédicte, Tom et ses compagnons souhaitèrent une dernière fois bonne chance au capitaine.

Dingo lui-même, se dressant sur ses pattes et passant la tête au-dessus de la lisse, sembla vouloir dire adieu à l'équipage.

Puis, tous revinrent à l'avant, afin de rien perdre des péripéties si attachantes d'une pareille pêche.

La baleinière déborda, et, sous l'impulsion de ses quatre avirons, vigoureusement maniés, elle commença à s'éloigner du *Pilgrim*.

—Veille bien, VEILLE BIEN ! CRIA UNE DERNIÈRE FOIS LE CAPT. HULL au jeune novice.

—Comptez sur moi, monsieur.

—Un œil pour le bâtiment, un œil pour la baleinière, mon garçon ! Ne l'oublie pas !

—Cela sera fait, capitaine," répondit Dick Sand, qui alla se placer près de la barre.

Déjà, la légère embarcation se trouvait à plusieurs centaines de pieds du navire. Le capt. Hull, debout à l'avant, ne pouvant plus se faire entendre, renouvelait ses recommandations par les gestes les plus expressifs.

C'est alors que Dingo, les pattes toujours appuyées sur la lisse, poussa une sorte d'aboiement lamentable, qui eût défavorablement impressionné des gens quelque peu portés à la superstition.

Cet aboiement fit même tressaillir Mrs. Weldon.

—Dingo, dit-elle, Dingo ! C'est ainsi que tu encourages tes amis ! Allons, un bel aboiement bien clair, bien joyeux !

Mais le chien n'aboya plus, et se laissant retomber sur pattes, il vint lentement vers Mrs. Weldon, dont il lécha affectueusement la main.

—Il ne remue pas la queue !... murmura Tom à mi-voix. Mauvais signe ! Mauvais signe !

Mais, presque aussitôt, Dingo se redressa, et un hurlement de colère lui échappa.

Mrs. Weldon se retourna.

Negoro venait de quitter le poste et se dirigeait vers le gaillard d'avant, dans l'intention, sans doute, de suivre du regard, lui aussi, les manœuvres de la baleinière.

Dingo s'élança vers le maître-coq, en proie à la plus vive colère à la plus inexplicable fureur.

Negoro saisit un aspect et se mit en défense.

—Ici, Dingo, ici ! cria Dick Sand, qui, abandonnant un instant son poste d'observation, courut vers l'avant.

Mrs. Weldon, de son côté, cherchait à calmer le chien.

Dingo obéit, non sans répugnance, et revint en grondant sourdement vers le jeune novice.

Negoro n'avait pas prononcé un seul mot, mais sa figure avait pâli un instant. Laisant alors retomber son aspect, il regagna sa cabane.

—Hercule, dit alors Dick Sand, je vous charge spécialement de veiller sur cet homme !

—JE VEILLERAI," REPONDIT SIMPLEMENT HERCULE, dont les deux énormes poings se fermèrent en signe d'assentiment.

Mrs. Weldon et Dick Sand reportèrent alors leurs regards sur la baleinière, qu'enlevaient rapidement ses quatre avirons.

Ce n'était plus qu'un point sur la mer.

CHAPITRE VIII

LA JUBARTE

Le capitaine Hull, baleinier expérimenté, ne devait rien laisser au hasard. La capture d'une jubarte est chose difficile. Nulle précaution ne doit être négligée. Nulle ne le fut en cette circonstance.

Et tout d'abord, le capt. Hull manœuvra de manière à accoster la baleine sous le vent, afin qu'aucun bruit ne pût lui déceler l'approche de l'embarcation.

Howik dirigea donc la baleinière suivant la courbe assez allongée que dessinait ce banc rougeâtre au milieu duquel flottait la jubarte. On devait ainsi la tourner.

Le maître d'équipage, préposé à cette manœuvre, était un marin de grand sang-froid, qui inspirait toute confiance au capitaine Hull. Il n'y avait à craindre de lui ni une hésitation, ni une distraction.

—Attention à gouverner, Howik, dit le capt. taine Hull. Nous allons essayer de surprendre la jubarte. Ne nous démasquons que lorsque nous serons à portée de la harponner.

—C'est entendu, monsieur, répondit le maître d'équipage. Je vais suivre le contour de ces eaux rougeâtres, de manière à nous tenir toujours sous le vent.

—Bien ! dit le capitaine Hull.—Garçons, le moins de bruit possible en nageant."

Les avirons, soigneusement garnis de paillets, manœuvraient à la muette.

L'embarcation, adroitement dirigée par le maître d'équipage, avait atteint le large banc des crustacés. Les avirons de tribord s'enfonçaient encore dans l'eau verte et limpide, pendant que ceux de bâbord, soulevant le liquide rougeâtre, semblaient ruisseler de gouttelettes de sang.

—Le vin et l'eau ! dit l'un des matelots.

—Oui, répondit le capitaine Hull, mais de l'eau qu'on ne peut boire et du vin qu'on ne peut avaler !—Allons, garçons, ne parlons plus, et souillons ferme !

La baleinière, dirigée par le maître d'équipage, glissait sans bruit à la surface de ces eaux à demi graisseuses, comme si elle eût flotté sur une couche d'huile.

La jubarte ne bougeait pas et ne semblait point avoir encore aperçu l'embarcation, qui décrivait un cercle autour d'elle.

Le capt. Hull, en faisant ce circuit, s'éloignait nécessairement du *Pilgrim*, que la distance rattrapait peu à peu.

C'est toujours un effet bizarre que cette rapidité avec laquelle les objets diminuent en mer. Il semble qu'on les regarde bientôt par le gros bout d'une lunette. Cette illusion d'optique tient évidemment à ce que les points de comparaison manquent sur ces larges espaces. Il en était ainsi du *Pilgrim*, qui décroissait à vue d'œil et semblait beaucoup plus éloigné déjà qu'il ne l'était réellement.

Une demi-heure après l'avoir quitté, le capt. Hull et ses compagnons se trouvaient exactement sous le vent de la baleine, de telle sorte que celle-ci occupait un point intermédiaire entre le bâtiment et l'embarcation.

Le moment était donc venu d'approcher en faisant le moins de bruit possible. Il n'était pas impossible qu'on pût accoster l'animal par le flanc et le harponner à bonne portée, avant que son attention eût été éveillée.

—Nagez moins vite, garçons, dit le capt. Hull à voix basse.

—Il me semble, répondit Howik, que le goujon a senti quelque chose ! Il souffle moins violemment qu'il ne faisait tout à l'heure !

—Silence ! silence ! répéta le capitaine Hull.

Cinq minutes plus tard, LA BALEINIÈRE SE TENAIT À UNE ENCLABURE de la jubarte.

Le maître d'équipage, debout à l'arrière, manœuvra de manière à se rapprocher du flanc gauche du mammifère, mais en évitant avec le plus grand soin de passer à portée de la formidable queue, dont un seul coup eût suffi à écraser l'embarcation.

A l'avant, le capt. Hull, les jambes un peu écartées pour mieux assurer son aplomb, tenait l'engin avec lequel il allait porter le premier coup. On pouvait compter sur son adresse pour que ce harpon se fixât dans la masse épaisse qui émergeait des eaux.

Près du capitaine, dans une baille, était lovée la première des cinq lignes, solidement fixée au harpon, et à laquelle on rabouterait successivement les quatre autres, si la baleine plongeait à de grandes profondeurs.

—Y sommes-nous, garçons ? murmura le capitaine Hull.

—Oui, répondit Howik, en assurant solidement son aviron dans ses larges mains.

—Accoste ! accoste !

Le maître d'équipage obéit à l'ordre, et la baleinière vint ranger l'animal à moins de dix pieds.

Celui-ci ne se déplaçait plus, et semblait dormir. Les baleines que l'on surprend ainsi pendant leur sommeil offrent une prise plus facile, et il arrive souvent que le premier coup qui leur est porté les frappe mortellement.

—Cette immobilité est assez étonnante ! pensa le capt. Hull. La coquille ne doit pas dormir, et pourtant !... Il y a là quelque chose !

C'était aussi la pensée du maître d'équipage, qui cherchait à voir le flanc opposé de l'animal